

Par manière de testament
Aragon

J'étais au plus mal avec la vie quand j'ai reçu les premiers vers d'un inconnu nommé Marc, ainsi qu'un évangile dans ce temps d'Apocalypse. Je n'ai pas su vraiment écrire alors *ce chapeau*, comme on dit étrangement, pour présenter à la lumière ces mots chargés de nuit. J'ai écrit simplement une lettre à ce jeune homme qui n'avait jamais rien publié, qu'il n'arrive pas sans répondant devant les yeux du lecteur. Une lettre pour m'en excuser. Pour m'excuser de mon malheur. De cette paralysie d'écrire, alors, qui ne m'est pas encore guérie il est vrai, maintenant que paraît *Souvenirs de la maison des mots*. Pourtant cette voix m'est devenue familière. Marc Delouze est un peu de ma vie, de ce qui fait qu'elle se poursuit. Tout de même, si je regarde en arrière, c'est pour lui que, pour la première fois, après ce juin de 1970, j'ai forcé cette main, qui tremble d'écrire, à mettre l'un près de l'autre des mots dérisoires. C'est de lui que j'aurai reçu, alors, ce bizarre désir de survivre, même si je n'en étais pas conscient...

Voici cette voix neuve que j'écoute depuis lors grandir, s'affermir, triompher elle-même : un premier livre, à mes yeux, demeure après cette longue vie, toujours une chose émouvante, une naissance de l'homme. J'ai chez moi une collection de *premiers livres*, que je ne prends pas dans mes mains sans une incertaine émotion: et par exemple, ce *Han d'Islande* qui n'a pas de signature, et que suit *Bug-Jargal* PAR L'AUTEUR DE *Han d'Islande*, car c'était pour lui mieux signer que de son nom ignoré, Victor Hugo... C'est à côté de lui que je rangerai Marc Delouze, ce Marc Delouze-ci dont il faut apprendre le nom, comme d'autres fois on apprend Nerval ou Rimbaud. Ah, je vous en prie, ne dites pas que j'exagère ! N'entendez-vous pas combien j'aime ces poèmes, et qui aime exagère-t-il jamais ?

Quelque chose ici commence. Quelque chose dont je ne verrai point la fin. Mais que je me hâte de prédire, avec les dernières forces de mon âge.

La chronique
de poésie
de René Lacôte

La collection des E.F.R.

Les lettres françaises
mai 1971

action poétique

Gyorgy SOMLYO
GUILLEVIC
Vassilis VASSILIKOS
Lionel RAY
Maurice REGNAUT
Volker BRAUN
Peter SCHUTT
Alain LANCE
Jean TAILLEUR
Henri DELUY
Mireille GANSEL
Elisabeth ROUDINESCO
Hélène ROUSSEL

46

SPÉCIAL

BRECHT

(Poésie - Théâtre)

TRIMESTRIEL - ABONNEMENT

4 N° : France : 30 F - Etranger : 36 F
8 N° : France : 60 F - Etranger : 72 F

Diffusion : ODEON DIFFUSION
24, rue Racine, 75-PARIS (6°)

Revue trimestrielle — Avril 1971
Le Pavillon - Roger Maria Editeur
C.C.P. Action Poétique 4.294.55 Paris
19, rue E. Dubois - Paris (14°).

Avec les *Souvenirs de la maison des mots* de Marc Delouze — la même collection amorçe ce qui n'est certainement pas un tournant mais plutôt un élargissement très considérable. Nos lecteurs ont eu les premiers la révélation de Marc Delouze par des pages qu'ils retrouveront dans son livre. Ils ont déjà leur jugement auquel n'a pas à se substituer celui du critique. Je dirai seulement, par besoin personnel de participer au souci du poète et de ses meilleurs lecteurs, combien je suis sensible à cette expérience et cette recherche qui s'explicitent clairement comme tentant de saisir la poésie même :

Enfin, pendant des temps impossibles à décrire, j'ai — cruauté de l'envie — tenté de séparer le feu du bois.

Ce qui pourrait caractériser une démarche éluardienne, si le poète — l'un des plus vrais parmi les innombrables qui se manifestent pour la première fois cette saison, ne se situait lui-même dans ce très fort courant actuel que nous voyons constamment et diversement aux prises avec le langage. A ce combat, Marc Delouze apporte une fraîcheur insolite et quelque peu romantique :

*Nuit comme un sentier de brume
Où mon âme s'avance sur la pointe
[des mots.*

Cette image n'est d'ailleurs pas ce que je préfère dans un texte qui est à la fois le poème de la poésie et le poème de la création littéraire.

*Cette feuille n'est qu'un endroit
[où j'écris*

*avec du savon
Demain peut-être apparaîtront ces
[mots
plus oubliés que savoir.*

Mais le poète a tôt fait de déboucher dans sa propre vie sur des souvenirs qu'il situe en les saisissant par-delà des mots.

*Surgit l'événement, pas n'importe
[lequel
Il importe et comment de cet évé-
[nement*

*la nature et le sens
Alors, alors
ne pas courber son être
d'une angoissante peur qui s'éveille
et glaive ébréché me plonge
dans un silence à l'envers du
[sommeil.*

Je pense qu'au-delà des mots, on va beaucoup s'attacher chez Marc Delouze à des images qui sont de nature à conquérir un assez vaste public et qui le rattachent à une lignée prestigieuse : J'ai déjà évoqué Eluard et nous sommes proches encore

de ce même climat avec les dernières pages du livre :

*Elle a les yeux ornés de paysages
Et sur les lèvres une chanson tue
Au front la pâle esquisse d'un plaisir
d'aquarelle
Ses doigts, de longs doigts
Semblent effleurer un tissu de souvenirs
Et se perdent les ongles contenu
d'attente
Dans l'étoffe complice.*

l'autre, permettant de recomposer l'image à des milliers de kilomètres de distance, sans l'ennui d'exposer ou d'envoyer les tableaux. ■

Gianni BERTINI

ALAIN SOUPPOY
OPUS International
24/25 - MAI 1971

la traversée du désordre

Publiés dans la collection « La Petite Sirène », aux Editeurs Français Réunis, les poèmes de Marc Delouze, découverts par Aragon, nous frappent par leur simplicité. Devant la page, Delouze ose dire ce qu'il pense, ingénument, sans déguisements. Il cherche, il ne trouve pas toujours, il se perd, ou il se trouve : c'est-à-dire qu'il se livre sans forfanterie, sans vanité, à l'expérience de l'écriture, à sa mise à nu. La lecture de ces **Souvenirs de la maison des mots** nous libère de la lourdeur de plus en plus accablante des textes dont les auteurs se réclament de l'« avant-garde », et nous oblige à considérer la transparence comme la matière même du langage qu'on tire de la nuit. Peut-on obtenir la transparence sans passer par la simplicité ? Et la simplicité ne va-t-elle pas décider, trancher bientôt, en toutes sortes de domaines, dont la « littérature » fait partie ?

Quelques signes, comme ce premier recueil de Marc Delouze [qui répond pour moi, et sans doute pour lui, à certaines des exigences, implicites et explicites, de Bernard Noël, comme à la nécessité généralement ressentie de rejoindre la réalité pour la changer (1)] me permettent de préciser ici deux des principales exigences qui sont communes à des écrivains novateurs, et que la situation dans laquelle les place la surenchère de la phraséologie d'un certain « doctrinarisme de gauche » les conduira à formuler tôt ou tard. On peut dire, en effet, à propos de ces nouveaux doctrinaires, ce que Lénine disait des « paladins de la II^e Internationale » dans l'article de la *Pravda* du 17 janvier 1923 : « **Tous ils se disent marxistes, mais ils entendent le marxisme de façon pédantesque au possible. Ils n'ont pas du tout compris ce qu'il y a d'essentiel dans le marxisme, à savoir : sa dialectique révolutionnaire.** »

Que l'on me permette, ici, de couper court à l'équivoque : je cite ceci pour que l'on comprenne qu'il s'agit de tout autre chose que d'orthodoxie : « L'écriture idéologique, écrit Geneviève Clancy dans **Le Double (rupture, manifeste)** (2), s'adosse au noir de ses grandes continuités, à la mythique de ses restaurations successives. C'est à ce pouvoir d'illusion, aux forces sursitaires qui en naissent qu'il faut s'attaquer pour les expulser des aires voltaïques de l'existence. » Il ne s'agit, en effet, de rien de moins : la simplicité dont je parle, et qui à la limite est celle de la foudre, s'oppose **électriquement** à toute idéologie, à toute rationalisation. La première des exigences dont je parle consisterait donc à écrire, par exemple, des textes où des changements d'écriture entraînent des changements de vie, **les précèdent directement**. On ne devance pas **rationnellement** l'histoire par des « textes » : on effectue des brèches, des trouées, et l'on ne casse vraiment la langue que dans la mesure où l'on donne corps, par les mots, à un **contre-pouvoir**. Cette exigence de percée, de traversée du désordre, implique, contrairement à ce que l'on pourrait croire, une certaine transparence de nerfs et de pensée dans les coupures, les liens de la phrase fulgurante. On n'innove, et l'on n'opère de révolution, par l'écrit, que dans la mesure où l'on procède comme par surprise à la saisie d'un sens qui n'a pas été communément perçu : le contraire, donc, d'un « lieu commun ». Or, pour faire apparaître le sens, il faut se lier au non-sens comme à l'orgie — s'ouvrir à ce qui n'a pas encore de sens, s'y exposer tout entier. En tirer des conséquences théoriques qui ne sont même pas susceptibles d'apporter quelque chose de nouveau à l'épistémologie, ou à la théorie elle-même, c'est se replier sur des positions idéologiques antérieures, donc régressives, anti-révolutionnaires. Le « sens » d'un texte qui s'ouvre ainsi au non-sens ne se révèle que par l'expérience de la lecture, c'est-à-dire par son éclatement en gerbes dans la vie réelle, et les bouleversements qu'elle peut y susciter. Les poèmes de Bernard Noël, par exemple, dont j'ai dit qu'ils se trouvent à l'origine focale de toute simplicité (de toute percée actuelle du désordre), de même que les poèmes de Duprey, sont à l'origine de toute

transformation **actuelle** de la nuit en transparence, sont les plus parfaites **lignes de tir** que je connaisse contre l'idéologie dominante. Mais ils l'effectuent d'un coup, par une série de fractures souveraines, où l'on voit tous les arrière-plans non dits du discours.

Le poète qui écrit « Les Chimères », celui qui écrit « Les Chants de Maldoror » et « Poésies, préface à un livre futur », celui qui écrit « Zone », celui qui écrit « Les Champs magnétiques » et « Clair de terre », celui qui écrit « Le mouvement perpétuel », « La Grande Gaité » et « Les Chambres », celui qui écrit « l'Archangélique », celui qui écrit « Van Gogh, le suicidé de la société » et « Pour en finir avec le jugement de Dieu », celui qui écrit « La Fin et la Manière », ceux qui écrivent « Aïsha » (Serge Sautreau et André Velter), celui qui écrit « Une messe blanche » et « Poème à déchanter » (Bernard Noël), celui qui écrit « Effraction-laque » (Michel Buteau), celle qui écrit « Le Double, rupture, manifeste » (Geneviève Clancy), ou Marc Delouze, effectuent la transgression de l'« ordre littéraire » et de l'« ordre social » établis, mais n'éprouvent nul besoin d'étayer leurs textes de commentaires « marxistes-léninistes » : c'eût été, pour eux, une redondance superfétatoire suspecte. Ils dominent et dérèglent l'idéologie bourgeoise, mais ils ne s'en **expliquent** pas toutes les trois lignes à coups de citations extraites d'un fichier, ni même toutes les trois pages. Aujourd'hui, ni Beckett, ni Michaux, ni Genêt ne procèdent jamais à de telles auto-justifications. Ils ne prétendent pas **représenter** l'avant-garde, ils la font. Ils n'éprouvent donc pas le besoin d'en faire la démonstration « théorique », et ils évitent toute phraséologie comme l'ennui — ou la peste. La démonstration (comme la formalisation) ralentit la recherche véritable, donc le « travail réel » de découverte proprement dit. Elle en est, précisément, le **revers aveugle**.

La seconde des exigences dont je parle consisterait à oser faire acte d'écrivain qui parle en son nom propre, et à ne pas chercher à censurer ou à maquiller l'individualité révolutionnaire de l'écriture. Toute théorisation péremptoire, toute espèce d'ostracisme autoritaire qui prétend s'appuyer sur la « Science » pour procéder à tel ou

tel jugement expéditif dressent, devant l'individu révolutionnaire qui écrit, le risque d'une nouvelle barrière de censure. Si la théorie est autoritaire, l'expérience sape l'autorité de la théorie. Mais une théorie révolutionnaire ne saurait être autoritaire sans contribuer au renforcement de l'appareil répressif. Une répression idéologico-policière, organisée au nom de la « Science », par exemple, n'aurait d'autre but que d'empêcher celui qui écrit d'assumer le rôle historique qui est le sien, et qui consiste à oser parler le premier, ou le seul. Nier le caractère solitaire et révolutionnaire de l'écriture innovatrice (celle qui **renverse** la rhétorique), c'est nier la possibilité de toute prise de conscience individuelle. Les écrivains ne contribueront jamais à la révolution, en France, tant qu'ils ne saisiront pas la nécessité de surmonter la contradiction empoisonnée qui oppose l'**écriture d'un seul à l'écriture de tous** (la « poésie faite par tous »). On sait que Breton et Aragon avaient raison contre la politique culturelle du P.C. en 1928 (Cf. **Légitime défense**) : les écrivains révolutionnaires d'aujourd'hui le savent mieux que personne. Il suffit de lire, et de comparer les textes écrits à ce sujet depuis quarante ans.

Marc Delouze, conscient de n'avoir pas **vécu** tout cela, le pressent à chaque mot. C'est pourquoi il nous dit, simplement, ce « vers quoi il tend ». Cette tension est le symptôme de la vérité qu'il cherche. Et cette vérité, qui sera faite par chacun pour tous, sera commune à tous. Mais nous ne l'atteindrons qu'en acceptant d'abord la réalité physique la plus criante : celle qui fait de l'homme qui écrit **un corps, une voix**, et de sa vie **une expérience**. Toute expérience révolutionnaire de l'écriture commence à partir de ces très simples constatations. La superstructure théorique dont on cherche par tous les moyens à les masquer est destinée à rendre cette expérience impossible, en tout cas à prévoir la limitation de sa liberté. Il faut donc procéder à la destruction réglée de cette superstructure pseudo-marxiste pour que les poètes osent de nouveau faire coïncider leurs changements d'écriture avec les changements réels de la pensée, **sans précautions oratoires, sans dogmatisme, et sans crainte**. C'est là, à mes yeux, le sens du mot « avant-

garde », que je me suis employé à charger du sens le plus vaste possible depuis vingt ans.

Mais, comme le disait encore Lénine : « **On ne peut vaincre avec l'avant-garde seule.** ». Le mouvement historique de transformation de la société n'obéit qu'à la multiplication des liens qui unissent des individus séparés par le travail le plus lourd, et l'histoire n'y accomplira de saut que dans la mesure où les individus révolutionnaires auront réussi à articuler leurs exigences à un discours qui est en train de naître à lui-même, et qui ne peut donc être rationalisé. Les surprises d'un tel discours feront taire les pédants doctrinaires de la « phrase révolutionnaire », et les condamnera à changer non seulement de rhétorique et de syntaxe, mais de moyens d'action. **L'éclaircissement** de la rupture qu'ils ont opérée parmi les individus révolutionnaires qui étaient faits pour s'entendre contribuera à lever quelques-uns des malentendus qui pèsent aujourd'hui de tout leur poids sur l'« écriture ». ■

Alain JOUFFROY

(1) Cf. à ce sujet, l'article d'Aragon intitulé **Le créer** (*Les Lettres Françaises*, n° 13, 68), où il comparait, précisément, Marc Delouze à Bernard Noël, dont il voyait « le point d'articulation ».
(2) Livre à paraître.

pays-bas Du 19 juin au 5 septembre se tiendra dans le parc Sonsbeek près d'Arnhem (Pays-Bas) une grande manifestation internationale à laquelle de nombreux artistes, tant Hollandais qu'étrangers, prêtent leur collaboration. Simultanément auront lieu dans de nombreuses autres villes néerlandaises des manifestations qui seront réalisées en liaison directe avec Sonsbeek. Ainsi les Pays-Bas tout entiers vivront durant plusieurs mois sous le signe de Sonsbeek. L'inauguration de cette manifestation coïncidera avec celle du Festival de Hollande, le samedi 19 juin 1971.

Depuis 1949, des expositions de sculpture moderne sont organisées régulièrement en plein air dans le parc de Sonsbeek. Sonsbeek 1971 perpétue cette tradition, mais cette fois sous un aspect totalement

nouveau. Si dans un passé récent on sélectionnait des œuvres déjà existantes pour les exposer dans le parc pour une durée limitée, en accentuant souvent le contraste entre l'œuvre sculptée (créée par l'homme) et la nature, l'idée de base de Sonsbeek 1971 est tout autre.

Un groupe d'artistes (quinze au total) a été chargé de créer à cette occasion un projet dans le parc. Mais, d'une part, Sonsbeek n'offrait pas l'espace nécessaire à tous ces artistes et aux projets de dimensions souvent très vastes qu'ils envisageaient ; le parc ne constituait pas non plus l'entourage souhaité. C'est pourquoi il fut décidé que l'exposition ne serait pas limitée à Sonsbeek, mais que des projets seraient réalisés en de nombreux autres lieux.

Le thème de la manifestation « Sonsbeek hors des sentiers battus » est : espace-temps-communication. L'élargissement de l'espace traditionnellement dévolu a dévoilé de nombreuses autres possibilités pour le développement de ce thème. Ainsi, des aspects tels que la maîtrise de l'espace à une échelle monumentale, la sculpture dans le paysage et la conversion du paysage en sculpture sont mises en avant. Dans le parc même, un certain nombre de projets seront réalisés par **Carl André, Ronald Bladen, Robert Grosvenor, Donald Judd, Sol LeWitt, Tony Smith, Kenneth Snelson, Claes Oldenburg**, et du côté hollandais par **Ad Dekkers, Wim Schippers, Carel Visser** et **André Volten**. Tous ces artistes se sont basés sur la situation telle qu'elle se présente et ont conçu leur projet en relation avec elle. A côté de ces projets, un Centre d'Information et de Communication sera installé dans le parc de Sonsbeek sous d'immenses tentes gonflables. Il comprendra entre autres un studio d'enregistrement par vidéo, qui sera réalisé par **Walter de Maria, Michael Snow** et **Andy Warhol**, et les Hollandais **Jan Dibbets, Ger van Elk, Stanley Brown** et **Pieter Engels**. Le centre de communication sera également doté d'une installation permettant la confection rapide d'imprimés. Des centres analogues seront installés dans diverses autres villes néerlandaises et seront en liaison avec Sonsbeek, permettant un échange vivant d'idées qui pourront être immédiatement imprimées et